

1943 – L'ABRI ANTIAÉRIEN

Rome, San Lorenzo

T'as pris l'argent ?

Non, il ne l'avait pas pris.

Il la regarda, deux pièces de monnaie brûlées à la place des yeux, sans un mot.

Rosa se leva brusquement et sortit de l'abri comme une furie. Personne, dans la pièce, ne tenta de la retenir parce qu'il était juste qu'elle cherche à récupérer l'argent : ces sous-là, c'était la sueur du front de son mari.

Quand la porte s'ouvrit à nouveau, tout le monde se tourna vers elle. Il lui manquait une chaussure, elle dit si je l'avais ramassée, à l'heure qu'il est, je serais écrasée sous le toit.

Je vis mon père serrer fort les épaules d'Elio Secondo comme on presse un oreiller avant de faire un bon somme. Mais ce n'était qu'un enfant, et certainement pas la femme qui venait de perdre une chaussure en dévalant l'escalier, l'argent plié dans un coin de sa jupe. Grosse comme elle l'était, avec Silvano dans le ventre. La deuxième chose que je remarquai, ce furent les mains de Saverio, tendues vers le cou de sa mère tandis que le reste de son petit corps avançait, hésitant, cherchant une confirmation sur le visage hagard de Rosa, notre mère. Comme il n'y trouva qu'une affreuse petite frange,

étalée en mèches collées sur les tempes à cause de la forte humidité, et puis cet impossible regard de folle qui fouillait la pièce, mon frère éclata en sanglots, effrayé par les secrets des grands.

La seule à garder une humeur égale, c'était moi.

Mes deux cousins étaient plaqués contre le mur, l'air ahuri. Ils me firent penser à Ciccio, le veau des voisins qui l'avaient acheté dans une foire, du côté de Viterbe, et le gardaient dans la cour, sans trop s'en soucier. Nous les enfants, nous jouions ensemble à la ferme et, à califourchon sur l'animal, on le torturait sans trêve à tour de rôle. Je me demandai comment ma mère pourrait affronter avec une seule chaussure tout ce qui allait se passer par la suite mais, incapable de trouver une réponse, je reportai mon attention ailleurs. L'abri n'offrait pas beaucoup de surprises, c'était toujours dans le même que nous nous réfugiions au moment où la sirène sonnait et je le connaissais par cœur maintenant. Des murs verdâtres, un banc en fer, une petite table avec de l'eau et une haute tour bancale de verres opaques. C'est tout, pas grand-chose d'autre à imaginer, pas d'histoires, pas d'aventures, juste des malheurs modestes comme le nôtre.

Pourtant, ce qui arrivait ce jour-là était complètement différent du cycle fuites-attentes auquel nous étions habitués : ce jour-là, les bombardements détruisaient les rues, abattaient au sol des immeubles entiers, broyaient les rails, brisaient les ponts en deux ; je ne savais pas, je ne pouvais pas savoir que la vie d'avant finissait pour toujours juste à cet instant-là, et que personne, pas même mon père, n'avait imaginé la vie d'après. Une voix, en moi, m'avertissait pourtant : maintenant c'est différent, tu es différente, tes parents sont différents, les choses changent. Comme je ne voulais pas céder à la tristesse

qui envahissait ma poitrine, je pris la décision d'explorer cet espace de mystères et de chagrins sans me faire remarquer. Je dirais « trou » en mon for intérieur chaque fois que j'en verrais un le long du mur vert, une couleur bizarre, si différente du miel et du safran des murs de la maison, et qui ressemblait trop à l'herbe touffue du cimetière du Verano où reposait grand-mère. Je savais bien que si je me hasardais à faire ce genre de réflexion à voix haute – à six ans à peine, j'avais déjà une idée bien à moi de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas – on allait me crier dessus ou même me taper. Mais qu'est-ce qui te passe par la tête dans un moment comme ça, et qu'est-ce que t'en sais, toi, des maisons et des couleurs, voilà ce que me gueulerait un des adultes. Raison pour laquelle, dans cette circonstance comme dans celles que la vie me réserverait, je me tus.

C'était le loyer du mois de juin que ma mère venait de récupérer. Le propriétaire avait dit la veille, m'sieur Giuseppe, vous êtes fatigué, je suis fatigué, vous me le donnerez demain et on n'en parle plus. Maintenant il était évident qu'on n'en parlait plus, la maison était en train de s'écrouler comme le reste du quartier, qui sait où était le propriétaire à cette heure-là, qui sait s'il était encore vivant. Je me rappelais parfaitement le moment où mon père était revenu avec la liasse de billets encore intacte. C'était le crépuscule et la dernière lueur du couchant teignait de jaune la pièce où on mangeait. Dès qu'elle aurait disparu, on allumerait les cierges – puisque t'es sans boulot, et filou comme j'te connais, tu vas t'occuper de ça, avait soufflé ma mère à l'oncle Antonio. Il ne s'était pas fait prier, ça l'amusait de voler.

Tandis que mon père fouillait ses poches d'un air pensif à la recherche de l'enveloppe de billets, j'étais

occupée à m'arranger les cheveux. La cendre de mes mèches fines avait l'air moins terne entre les dents turquoise du petit peigne en plastique que j'avais trouvé dans la rue et que j'aurais bien partagé avec une poupée, si j'en avais eu une. Mais j'étais seule et contente de régler cette affaire par moi-même et d'échapper à l'humiliation des cinq minutes de coups de peigne brusques et de larmes silencieuses que Rosa m'infligeait quand, me regardant, elle trouvait que je n'étais pas assez présentable ne serait-ce que pour les quatre loqueteux du quartier, comme elle les appelait. Ça me faisait tellement mal. Quand je me peignais seule, je pouvais y aller plus ou moins fort et renoncer tranquillement à défaire les nœuds les plus emmêlés qui me donnaient l'air négligé, comme si j'avais de l'étoffe à la place des cheveux. Sans bouger, le visage braqué sur le miroir pour ne pas me faire remarquer, j'avais observé comment mon père lui remettait le paquet blanc en lui disant il ne les a pas voulus aujourd'hui. Elle le lui avait pris des mains, l'avait remis dans le tiroir de bois ébréché et bancal de la table de chevet, non sans avoir auparavant décoché un regard noir à son mari. Peut-être qu'elle ne le croyait pas. Mon père avait l'air ahuri, comme quelqu'un qui ne mangerait ni ne dormirait pas assez. Il régnait dans la maison un silence relâché et morne, que seuls un cri ou un éclat de rire sonore auraient pu briser. Mes frères étaient dehors, va savoir où, et personne ne soufflait mot, moi moins que quiconque.

C'était difficile de comprendre le bruit des bombes, violent comme une vilaine divagation nocturne surgie dans le demi-sommeil. La voisine nous tenait une main

à chacun, à Saverio et moi, serrée à bloquer la circulation, les jointures comprimées l'une contre l'autre.

Nous les enfants, nous n'osions pas protester, et nous enviions sans rien dire Elio Secondo, assis béatement sur les jambes molles de Selene, la fille de la voisine. Elle l'avait pris dans ses bras juste avant, quand il s'était mis à pleurer, et elle lui chantait vole vole vole... Voler où ? Nous étions enfermés sous terre en espérant ne pas crever et, à entendre les explosions au loin, il était clair qu'il faudrait des heures avant que nous puissions sortir de ce refuge.

L'inspection de l'abri ne m'avait pas satisfaite, alors je fermai les yeux et me concentrai sur ma chambre, qui m'appartenait plus qu'à n'importe qui d'autre. J'aurais pu la décrire millimètre par millimètre en indiquant la position exacte de tous les objets qu'elle contenait, chaque petit lit, chaque mouchoir en tissu bleu, chaque poupon rempli de boutons, chaque trognon de pomme oublié dans un coin, tout sec, chaque maillot de corps délavé suspendu pour sécher. Pendant les interminables nuits que je passais dans cet espace sale, rempli de monde, en désordre, qui était mon domaine dans l'appartement, j'en étudiais tous les détails à l'insu de mes frères et de mon oncle, entassés sur le matelas défoncé en un identique, profond et inviolable sommeil. En me concentrant un peu, j'arrivais à distinguer le souffle lourd de chacun d'eux. Aussi éveillée qu'en plein midi sans que personne ne le sache, je profitais tranquillement de ma seule petite distraction personnelle, le spectacle des choses. Pour préserver ce secret qui était un privilège pour moi, il me suffisait, le matin, de ne rien dire et de présenter un regard neutre si d'aventure quelqu'un se souciait de me demander tu as dormi ? Je faisais oui de la tête, ce qui

contentait l'indifférence que l'on manifestait toujours à mon égard, et je gardais la vérité, d'autant plus séduisante, rien que pour moi.

Ne rien posséder avait allégé le grand sac depuis longtemps tout prêt dans l'entrée de l'appartement. Les adultes l'avaient rempli avec le linge et les vêtements de rechange qu'il y avait dans l'armoire, du pain renouvelé tous les deux ou trois jours, un demi-fromage, un peu de vaisselle et des savonnettes – une obsession de mon père qui en avait toujours une réserve à portée de main, comme si le principal problème dans une vie telle que celle-ci était de se laver les aisselles. Moi, en cachette, j'avais réussi à glisser au dernier moment dans ce sac la couverture de laine bleue, je savais qu'Elio Secondo ne se serait jamais endormi s'il n'avait pas pu la friper entre ses doigts. Rosa n'y avait certainement pas pensé.

Les voisins, raides et muets, étaient assis au bout du banc en fer, à l'opposé de celui qu'occupait ma famille. Comparé au boucan qu'ils faisaient habituellement, le silence électrique qui séparait les deux couples vous tapait sur les nerfs plus qu'une bagarre. En plus de la peur, de l'angoisse de voir la maison s'écrouler ou de la certitude d'un deuil, il y avait autre chose, nous le sentions, nous les enfants. Les adultes étaient là, indécis, bloqués, incapables d'entrer dans les labyrinthes de leurs esprits ou d'en sortir. D'habitude, les jours normaux, ils n'arrêtaient pas de bavarder, de se taper sur les cuisses et de rigoler en hochant la tête pour n'importe quoi. À chaque fois c'était tu te rappelles? Raconte, dis, comment que ça a fini? Je ne savais pas, je ne pouvais pas savoir qu'au premier coup de sirène la voisine avait demandé brusquement à mon père eh, Giuseppe, va

me chercher Massimo, qu'il aille au diable, çui-là, que même les coups de canon ça le fera pas rentrer! Ma mère n'avait pas aimé. Ça ressemblait trop à un ordre qui semblait ignorer que son mari avait trois enfants sur le dos et un quatrième en route. Pourquoi fallait-il qu'il aille risquer sa peau pour un tire-au-flanc qui ne pensait qu'à lui et, dans un moment comme celui-ci – la guerre atroce, furieuse au-dessus de nos têtes –, ne se souciait même pas de revenir vers sa famille? Personne pourtant n'arrivait à détester Massimo, et Rosa le savait mieux que quiconque. Pour le détester au moins un peu, elle devait se forcer, ne plus penser à ce soir-là – abandonnée dans l'étreinte de ses bras de peintre en bâtiment, sentant une source jaillir au creux de ses reins, et moi comme toujours muette et immobile derrière le rideau brodé. Et elle ne pouvait pas non plus se permettre de repenser à ces après-midi noirs où elle maudissait la vie, son mari, et jusqu'à ce logement – sans doute devenu un amas de gravats –, et où c'était Massimo qui la sauvait de ce poison-là. Quand elle l'entendait dans la cour en train de siffloter avec son compère de beuverie, il lui venait sur les lèvres un sourire frais, et une envie folle d'envoyer balader le seau plein d'eau savonneuse lui contractait douloureusement l'anus. Il lui fallait refouler ses pulsions dans leur égout, se rappeler que ce gars n'était qu'un gamin des rues, le plus joyeux de tous les branleurs de San Lorenzo, le mari de sa meilleure amie, Tiziana, et rien pour elle.

Nous les enfants, nous devinions – les enfants savent toujours tout – que Massimo savait enchanter l'humeur sombre de notre mère. Quand Rosa commençait à claquer les portes et à empiler les assiettes comme si elle voulait toutes les casser les unes sur les autres, j'espérais

toujours qu'il serait dans les parages. C'était un spectacle intéressant à regarder. Au cours de mes quelques années de vie, je l'avais déjà vu dans le plâtre après une mauvaise chute à vélo ; en bas de la maison, tout dépenaillé, pendant que Tiziana lui criait salaud, tu peux crever ; au lit avec une fièvre de quarante degrés pour s'être acquitté d'un pari en plongeant dans le Tibre en pleine nuit. En comparaison, je trouvais désespérante la compagnie d'oncle Antonio qui n'arrêtait pas de me pincer et de me demander des petites gentilles, comme il les appelait.

Alors, quand Tiziana avait demandé allez s'il te plaît, Giuseppe, va me chercher ce crétin, ma mère s'était mordu la langue et tordu les mains pour ne pas exploser. Mon père n'avait pas eu besoin de la regarder pour comprendre le risque que la voisine courait. Il connaissait sa femme, elle était capable de se lever et de lui casser une assiette sur la tête, furieuse qu'elle était, et tourneboulée par la grossesse. C'est pour protéger Tiziana, par conséquent, qu'il était immédiatement parti à la recherche de son ami, avant qu'il ne soit trop tard pour lui aussi. Ma mère s'était contentée de considérer d'un regard noir le visage bouleversé de la voisine et ensuite les épaules étroites de son mari qui s'éloignait. Juste bons à se faire marcher sur les pieds, ces deux-là. Elle, elle restait où elle était, à s'occuper de ses mioches, avait-elle lancé.

Effrayée par le risque que courait mon père en sortant sous les sirènes sans protection ni destination précise, j'avais plissé les yeux pour regarder derrière mes paupières, cet endroit où je me réfugiais quand la tempête sévissait autour de moi, et j'avais vu les rues de notre quartier, San Lorenzo, qui était pour moi le monde. Des constructions ni hautes ni basses, rouges, jaunes et marron, du linge étendu comme un sourire, le

train derrière, le parvis de l'église, les colonnes blanches avec l'herbe verte devant où on pouvait courir avant et après la prison de la messe sans fin qu'il fallait se farcir agenouillés sur les prie-Dieu au milieu des jupes des tantes. C'était impossible que ce village tel que ma petite tête d'enfant l'avait assimilé, une jolie carte postale en couleur, s'écroule dans un nuage de poussière. Tout ça c'était trop vrai, trop essentiel, trop éternel et trop dur comme le marbre des sculpteurs qui travaillaient sur la place, pour être rasé par la folie de la guerre.

Mon père n'avait eu que quelques pas à faire pour retrouver son copain. Il se dépêchait de rentrer chez lui en boitant le long de la via degli Equi, semblable à une chenille, dégingandé et frénétique. Ah le revoilà, le phénomène, avait commenté ma mère derrière la fenêtre tout en enfilant un chandail à Elio Secondo et en lançant dans le sac des victuailles un dernier morceau de fromage enveloppé dans du papier. Et elle avait ajouté à mi-voix, rien que pour elle, la tragédie c'est une couverture qu'on te chipe quand tu dors et c'est trop tard quand tu t'en rends compte.

Cette fois c'était différent, les bombes n'arrêtaient pas de tomber et l'air devenait lourd dans l'abri. Je me mis à repenser au jour de la naissance d'Elio Primo, cette fois-là aussi j'avais attendu sans rien comprendre, jusqu'à l'affreuse vérité. Ma mère en était au septième mois et personne ne s'attendait à ce qu'elle ponde avant terme. Je me rappelais la course de ma tante, les couvertures, l'unique main de mon père qui tremblait tandis qu'il portait une cigarette à sa bouche, les hurlements, le mur froid derrière la porte où je m'étais recroquevillée. Elio Primo était venu au monde sans vie. Rosa hurlait emportez-le, emportez-le. Ma tante était sortie

de la chambre en pleurant avec une petite boîte dans les mains. J'aurais pu la toucher si, depuis ma cachette, j'avais pu tendre la main. Dans cette boîte, il y avait mon frère.

Ce qui brisa le silence, ce fut le bruit sourd de la poutre qui tombait du plafond. Mon père poussa ma mère en la faisant rouler par terre, la poutre ne l'avait manquée que de quelques centimètres. Les yeux rivés sur le corps de Rosa, j'attendis sans rien dire que les battements de mon petit cœur reprennent leur cours normal, sans faire un geste ni prononcer un mot. Si j'avais commencé à pleurer, Elio Secondo et Saverio se seraient mis à hurler et à ce moment-là, comme le toit, les grands auraient craqué eux aussi. Il nous fallait garder notre calme et nous en remettre à Dieu si nous voulions qu'Il continue à nous protéger : c'était la deuxième fois, ce jour-là, que notre mère échappait à la mort. Mon père et Massimo se précipitèrent pour la relever délicatement pendant que Tiziana préparait une chaise pour elle loin de l'endroit où le plafond s'était effondré. Ma mère arrangea sa jupe, froissée et pleine de poussière, jurant contre tous les anges et les saints qui envoyaient la mort dans son giron et dans sa famille, nous qu'on avait jamais fait de mal à personne, lança-t-elle.